

METALANGAGE ET ANALYSE MORPHOSYNTAXIQUE

Mamadou CISSE
Université Cheikh Anta Diop (Sénégal)

Résumé

Cet article se fixe comme objectif de soumettre à la réflexion critique les méthodes et les notions les plus fondamentales de la description des langues naturelles. Ces méthodes et les outils qu'elles emploient sont généralement pris comme acquis et par conséquent marginalisés dans les réflexions d'ensemble sur les sciences du langage. Puisque la métalangue vit désormais une vie indépendante de celle de la langue qu'elle est censée décrire, ses avancées devraient se répercuter sur les textes qui se produisent et se reproduisent de façon autonome de la description. Le risque d'exposition à l'uniformisation se fonderait sur la grammaire gréco-latine. La métalangue devrait donc être repensée, revisitée et remise en question à la lumière du continuum entre la spécificité et la généralité. Un rapport très étroit doit être maintenu entre le niveau conceptuel et la structure morphosyntaxique de la langue à décrire

Mots clef: Afrique, contexte, description, formalisme, grammaire, grammatisation, indo-européen, linguistique, métalangue, morphosyntaxe, sciences du langage, typologie.

Summary

This article aims at setting into critical reflections the most fundamental concepts and methods used for the description of natural languages. Those methods and means are generally taken for granted to the point of being marginalized as far as critical issues *vis-à-vis* language sciences are concerned. Indeed metalanguage has resolutely its own autonomy. Yet, its subsequent developments have to be reflected on the texts produced and reproduced independently from the standard description. A risk of uniformity may stem from the over-extension gréco-latin model. Therefore, metalanguage is to be rethought, revised and put into question on the light of the continuum between specificity and generality. A tight link must be maintained between the conceptual level the morphosyntactic structure of the described languages.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 15 - Juin 2011

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)
sudlang@refer.sn Tel : 00 221 548 87 99

Keywords: Africa, context, description, formalism grammar, grammatisation, indo-european, linguistics, metalanguage, morphosyntaxe, language sciences, typology, linguistics

0 - INTRODUCTION

En sciences du langage, les écoles ont eu à s'affronter, les concepts à se proposer, se modifier ou se dépasser, sans pour autant se renier. Ce constat permet de faire un état des lieux de ce que l'on peut considérer désormais comme les acquis fondamentaux de la linguistique générale. Ces acquis se sont construits sur la corrélation entre les faits linguistiques et leurs formalisations. La science du langage ne serait en définitive qu'une émanation du métalangage, à la fois son support et son apport.

Est-ce que la linguistique détient un métalangage satisfaisant et suffisamment transparent ? Est-ce que les linguistes parlent de la même chose ? Sont-ils compris ? Se font-ils comprendre ?

Ces domaines de réflexion ne sont pas souvent revisités. Pourtant l'adéquation de la métalangage à son objet, sa transparence, d'une part ? et sa simplicité mesurée, de l'autre, sont les voies de la tâche du descripteur

Certes, il est incontestable que depuis les années 80 le nombre de travaux d'ordre synchronique s'est considérablement accru et beaucoup se situent à des niveaux scientifiques très pointus dans leur spécialisation. Mais la pluralité des approches partielles fait que l'impression générale s'accompagne d'une certaine carence en description fondamentale intégrale. Bien des études, voire des procédures d'analyse, si elles rendent compte des structures morphosyntaxiques, sont néanmoins imprégnées de formalisme où s'épuisent d'autres considérations. La tendance à plier la réalité vivante aux exigences de la théorie est de plus en plus forte. On ne voit plus comment les langues fonctionnent et rares sont les linguistiques qui s'en soucient, surtout lorsqu'il s'agit de langues rares, dites exotiques.

I - SAVOIRS ET REFLEXIONS LINGUISTIQUES

Le nombre de langues parlées dans le monde s'élèverait à environ 6000; cependant 1200 seulement d'entre elles sont réellement supposées être connues¹. Qu'entendons par connaissance quand le terme s'applique aux langues naturelles ?

Notre connaissance de la langue peut être divisée en deux grands paliers : le premier est ce qui peut être conçu comme le palier *épilinguistique*. Intuitif, il est par conséquent fondamentalement implicite. C'est pour cette raison que la connaissance de ce palier ne peut être considérée comme un savoir objectif et une approche scientifique du savoir linguistique. On sait sans savoir que l'on sait et cela nous empêche d'explicitier ce que l'on sait.

Quant au second palier, il est caractérisé par les linguistes professionnels de savoir métalinguistique. Réflexif et particulièrement explicite, ce type de savoir qui est surtout scientifique requiert, pour sa scientificité, un dispositif opératoire de facultés cognitives telles que la conceptualisation, l'analyse, l'abstraction et le recours permanent à la mémoire.

Les premières tentatives de réflexion sur le savoir linguistique remontent aux II^{ème} et III^{ème} millénaires AD avec les Sumériens sur l'Akkadien, suivis par les Babyloniens et les Egyptiens. Cette initiative fut poursuivie par les Indiens au VI^{ème} ; les Grecs au IV^{ème} siècle et les Chinois vers la fin du III^{ème} siècle. Les Arabes poursuivirent le mouvement au VII^{ème} et VIII^{ème} siècles de notre ère avec beaucoup d'originalité. C'est ainsi que les notions de racine et de flexion telles qu'on les rencontre dans la grammaire européenne, à partir du XVI^{ème} siècle, proviennent toutes de l'arabe.

Le vocabulaire théorique des grammaires occidentales n'est apparu qu'au V^{ème} siècle. C'est en fait le transfert et l'application des catégories grammaticales originellement élaborées du latin qui avait depuis lors façonné, si ce n'est conditionné, la plupart des grammaires des langues Indo-européennes. Les grammairiens du Moyen-Age se sont cantonnés à approfondir les théories de Priscien en souscrivant au postulat que seul le latin est une langue véritablement grammaticale. Pendant plusieurs siècles, les langues vivantes d'Europe étaient considérées comme des langues barbares impossibles à décrire.

¹ Sylvain Auroux, « Les Sciences du Langage » in *Pour les sciences*, Paris octobre 1997, p 4, 20, 27

Héritière légitime de toutes ces traditions grammaticales, la linguistique moderne doit se fonder sur toutes ces traditions et non sur une seule d'entre elles.

Nous ne pouvons qu'adhérer à l'affirmation de Condillac² que la grammaire française est compliquée parce qu'elle est élaborée à partir de la grammaire du Latin.

Ce qu'on entend ici par grammaire est certainement le livre, dit aussi grammaire scolaire ou dogmatique.

Les missionnaires et les administrateurs coloniaux sont critiqués pour avoir projeté les grammaires classiques des langues européennes, soi-disant plus connues, sur des langues moins connues sinon inconnues (des langues exotiques). Cependant, leurs démarches doivent être considérées comme une contribution majeure à la description de beaucoup de langues, notamment les langues africaines³. Leurs travaux ne peuvent, en aucun cas, être qualifiés de scientifiques. En intégrant les préoccupations ethnologiques et les débats de leur époque, les grammairiens ont eu à forcer le modèle des grammaires bien connues sur les langues sur lesquelles ils étaient censés réfléchir et exposer. Nous citerons à ce propos deux modèles très connus en France, à savoir le modèle de l'Abbé Gaultier et la grammaire de Lhomond⁴. Les français ont essayé de bâtir des normes universelles selon les modes d'expression et de conceptualisation de leur langue comme en témoigne le « Discours sur l'universalité de la langue française » de Rivarol, 1784⁵.

Dans cette même optique, Rousseau écrit en 1817 ; dans « Essai sur l'origine des langues » que « le grand défaut des Européens est de philosopher toujours sur les origines des choses d'après ce qui se passe autour d'eux ».

Pour asseoir sa scientificité, l'approche moderne du savoir linguistique doit impérativement se débarrasser de tout modèle *glossocentrique*. Autrement dit, elle doit être purgée des préoccupations idéologiques, des idées préconçues et des grilles de lecture préétablies. Ce qui n'est pratiquement pas toujours le cas. Quelle en est alors l'issue et la voie la moins mauvaise de sortie ?

² Condillac, Etienne Bonnot de (1714-1780), *Principes de Grammaire Françaises*, p.327.

³ La plus vieille grammaire africaine connue est celle du Kikongo publiée en 1659 à Rome par F. Jacinto Brusciotto

⁴ « *Elément de la grammaire française* », 1780.

⁵ Rivarol, Comte de (1753-1801)

En linguistique, il n'y a toujours pas un scientisme commun, c'est-à-dire un dispositif de base, une sorte de symbolisation de signes internationaux comme ce qui se passe dans les sciences « exactes ».

Pour les langues africaines par exemple, l'alphabet de l'Association Phonétique Internationale (API) coexiste toujours avec le système de transcription de l'Institut International Africain.

II - CONTEXTE ET GRAMMATISATION

Comme il ne peut avoir de consensus sur la typologie des contextes extra-linguistiques, l'unique et le seul contexte valable pour quiconque s'adonne à la description d'une langue naturelle, c'est indéniablement le contexte métalinguistique. Une des particularités fondamentales du langage est qu'il peut être construit et manipulé de façon infiniment variable. Cependant, le seul contexte dans lequel pourrait être définie une unité linguistique, n'est autre que le contexte métalinguistique.

Le vrai savoir linguistique est par conséquent le savoir métalinguistique. Il est construit, représenté et manipulé à partir du métalangage. Le pronom n'est pas une réalité concrète mais une représentation du linguiste. Le passage de l'épilinguistique à la métalinguistique exige donc du linguiste la postulation d'éléments manifestes, invention de zéro par exemple. La représentation codifiée est une des techniques fondamentales de la maîtrise du métalangage. Cette pratique codifiée est une technique du type mnémorique. On ne peut réellement parler de science sans ce support de mémoire.

D'ailleurs en menant un dialogue avec Ménon sur la démonstration mathématique, Platon n'a pu se passer de dessiner des symboles sur le sable.

C'est en ce sens qu'on peut dire que la réflexion métalinguistique est toujours postérieure à l'avènement de l'écriture. C'est la raison pour laquelle le choix d'une/de la représentation graphique d'une langue conditionne souvent, disons crée le contexte métalinguistique d'une langue donnée. Ce qui conduit à la fréquente confusion entre représentation graphique et représentation morphologique comme l'illustre bien le terme de *graphème*. Même s'il est bien établi que la connaissance épilinguistique du phonème précède

l'écriture, c'est en réalité l'écriture qui est responsable de la création du concept de phonème qui est avant tout un concept métalinguistique. Une grande partie de la grammaire se livre en écriture et vice-versa.

Par grammatisation⁶, nous entendons ici le processus par lequel une entité linguistique quelconque, une langue dirions-nous, accède à un statut grammatical. La grammatisation diffère de la grammaticalité qui ne concerne que le statut d'unités linguistiques.

Exemples :

Qui et *que* sont des relatifs, mais pouvons-nous les analyser comme tels dans :

*C'est moi son frère **qui** est venu.*

*C'est **que** je suis vraiment épuisé.*

ou tout simplement les considérer comme des outils syntaxiques, c'est-à-dire un ensemble discontinu comme les deux éléments de la négation. Au lieu d'une approche *fragmentale*, on retiendra et de manière plus plausible, que les classes syntaxiques ne sont pas aussi étanches qu'elles le sembleraient de prime abord. Le transfert d'une classe syntaxique à une autre n'est qu'une preuve supplémentaire de l'économie du langage.

La grammatisation n'est possible que parce qu'il existe un contexte métalinguistique. Le contexte comprend et implique alors nécessairement un texte, oral et ensuite écrit en un texte ou à propos d'un texte.

C'est donc un langage qui permet de parler des langues afin de les analyser scientifiquement. Autrement dit, un discours sur le discours. Le produit de cette analyse du savoir linguistique est ce qui est dénommé la grammaire linguistique ou descriptive. Elle est différente de la grammaire dogmatique ou prescriptive.

Le contexte au sein duquel le linguiste se livre à des investigations ne doit pas être un carcan mutilant mais plutôt un outil qui lui permet d'atteindre ses objectifs. Car ce n'est qu'une possibilité parmi tant d'autres, à condition qu'elle soit la plus appropriée.

Toute application mécanique du processus de segmentation des unités significatives conduit inexorablement à de graves manquements quant à l'analyse morphosyntaxique de la langue étudiée. On n'est jamais assez prudent même souvent avec les langues qui sont déjà

⁶ Terme emprunté à Dérída et développé par Sylvain Auroux en 1994 in « *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Madarga. Pour plus de détail, cf. S. Auroux (dir), 1989, *Histoire des idées linguistiques*, Liège, Madarga, (vol. I : la naissance des métalangages, vol. 2 le développement de la grammaire occidentale).

dotées de systèmes orthographiques bien établis⁷. La graphisation est une affaire de conventions et les conventions ne sont pas toujours assorties d'objectivité et de conformité nécessaires pour toute observation non-biaisée. On a souvent recours au terme de *convenance* dans de ce cadre-là. Survient alors pour la grammaire le risque de retrouver son sens étymologique : l'art d'écrire et de lire. Un petit aperçu de la représentation graphique des langues africaines en caractères latins/romains, même parmi les plus récentes (dites scientifiques inspirée de la phonologie), révèle d'entrée de jeu que la segmentation des unités linguistiques est une simple projection des conventions adoptées par les langues européennes. Nos catégories habituelles de grammaire et même de lexique sont des artefacts de la graphisation. Nos outils de descriptions ne sont pas toujours neutres. Car pour mener une interprétation, il faut que l'objet d'analyse se prête techniquement à des manipulations. Selon les fonctionnalités mises en œuvre, l'interprétation ne sera pas la même.

Par exemple, du bambara, une langue du groupe Mandé :

misiw (vache+pluriel) **Les vaches**

misi-u (vache-pluriel) **Les vaches**

Disjonction ou conjonction de la marque du pluriel du nom à déterminer, là se pose la question de savoir s'il y a une marque de détermination ou si celle-ci est définitivement amalgamée à celle du pluriel ou bien si on l'analyse simplement à partir de la traduction que nous avons faite en bon français ? La marque de la définitude est un ton haut qui se place sur la dernière voyelle du morphème **misú**. Ainsi donc, les tons font incontestablement partie du système des oppositions de la langue au même titre que les oppositions entre phonèmes.

Nous ne rejetons pas les tentatives de représentation des langues africaines en caractères latins, mais nous récusons son application systématique et injustifiée. Rappelons à ce propos le problème posé pour la notation des tons pour les langues qui en possèdent. La dissociation du segmental et du suprasegmental conduit à la postulation des tons flottants et autres segments flottants, ce qui nous amène dans le virtuel. Pensons à l'inversif en wolof *dee*

⁷ La segmentation orthographique du français est plus justifiée par la grammaire latine que le français contemporain. Ne nous est-il pas enseigné que l'orthographe du français est grammaticale?

Comparons par exemple ;

Il y a/ y a-t-il.

Remarquons

Va

Vas- y

Va-t-en

(mourir) *dekki* (ressusciter), où l'on postulerait pour un segment flottant du *..kk* généré par la présence de l'affixe inversif *-i*.

La standardisation⁸ passe par la représentation graphique, qui à son tour contribue à la fixation et à la modélisation de la variété linguistique choisie. Une fois introduite et écrite, une prescription est très difficile à éradiquer, aussi ridicule qu'elle puisse paraître.

C'est à la linguistique descriptive qu'il revient d'expliquer et surtout de rendre explicite les langues dites exotiques et non le contraire. Car l'opposé serait tout simplement chercher un prétexte pour trouver un terrain pouvant justifier la validité de telle ou telle autre théorie.

En tentant de trouver des justifications à l'histoire et au développement de la représentation graphique des langues, certains chercheurs diront même que l'alphabet cyrillique et l'alphabet latin sont les alphabets les plus répandus dans le monde. Ils sont dérivés de l'alphabet grec, qui à son tour dérive de signes phéniciens auxquels sont ajoutés des voyelles.

Il est intéressant de faire remarquer donc que si les langues candidates à une analyse monophonématique avaient été représentées différemment, disons le wolof en kanji, le chinois en caractères arabes, le français en nagari, nous aurions une segmentation des unités linguistiques de ces langues telles que nous les connaissons maintenant. Ce qui voudrait dire qu'on aurait une grammaire différente de celle proposée pour ces dites langues.

Quand une langue sert à outiller une autre et à l'objectiver, on peut raisonnablement parler non plus de diglossie, mais de co-linguisme. Cela ne fait pas de la langue qui véhicule ce modèle, ayant permis d'accéder à l'information scientifique, l'unique et le seul support possible de son instrumentation.

III - GRAMMAIRE GENERALE ET GRAMMAIRE SPECIFIQUE

⁸ La standardisation comprend 1) la sélection d'une variété, parmi tant d'autres langues, à développer et à promouvoir 2) la codification de dictionnaire et de grammaire fondées sur la variété choisie 3) L'élaboration des fonctions de cette variété pour la rendre adaptée à la vie de tous les jours 4) L'acceptation de la variété promue aux fonctions qui lui sont dévolues, par l'ensemble de la population concernée (langue nationale, liturgique ou autre)

Quand la linguistique n'a d'autre objet que le langage, elle se définit comme linguistique générale. Dès qu'elle se préoccupe des diverses langues naturelles, elle devient spécifique. Il est historiquement acquis que la nomenclature a été élaborée à partir des grammaires du grec et du latin. Cependant, cet outillage, cette instrumentation des langues d'Europe, ne doit pas être conçu comme l'unique modèle et le cadre référentiel qui peut être transférable aux autres langues du monde.

Avant d'être traduite d'abord en grec et ensuite en latin, la Bible est originellement apparue en Hébreu. On en connaît des versions dans diverses langues du monde. Chacune des versions subséquentes est redevable à celle qui l'a précédée sans que la précédente ne la gêne en rien ou l'empêche d'émerger. La grammaire du latin était destinée à des gens qui connaissaient déjà leur langue. A la naissance des langues néo-latines, qui dérivent du Latin classique, le latin est resté comme un outil de savoir tout en cessant d'être une langue native (langue maternelle). La relation entre le latin classique et les langues néo-latines comme le provençal, est loin d'être celle qu'entretient le latin avec les autres langues du monde. Elles ne sont pas historiquement liées, bien qu'on reconnaisse à cet héritage et ajouté à celui du grec pour les langues slaves, leur rôle majeur en faveur de la grammatisation des langues du monde entier. Mais on rappellera toujours que les langues préexistent aux représentations et aux manipulations que nous en faisons. *Analyse* renvoie étymologiquement à *découpage en morceaux*, extraction et reformulations. Cela, nous renvoie à la théorie de la construction et de la déconstruction.

S'agissant de la grammaire, on mettra l'accent sur l'analyse morphosyntaxique parce qu'elle constitue la composante la plus stable de la langue la charpente, la colonne vertébrale. Elle constitue le noyau dur des études descriptives. Conçue comme telle, elle demeure l'élément le plus décisif dans l'établissement de la typologie des langues.

Dans la typologie des langues, on se focalise sur les particularités des langues individuelles, alors que les approches universalistes cherchent à trouver ce qu'il y a de commun entre toutes les langues naturelles. Les grammaires spécifiques sont différentes de la grammaire générale et universelle mais elles ne lui sont pas pour autant opposées. Cependant la typologie des langues doit être rendue coupable des théories pseudo-scientifiques selon lesquelles les langues isolantes comme le chinois sont des langues qui n'ont pas de morphologie et par conséquent pas de grammaire. En effet, selon la typologie des langues

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 15 - Juin 2011

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

qu'on a tenté de faire coïncider avec la typologie des races, seules les langues flexionnelles et accessoirement les langues analytiques ont une morphologie. Les accidents formels dûs aux différents cas, au genre, au nombre, à la conjugaison et aux accords sont autant de traits distinctifs des fonctions syntaxiques de la plupart si ce n'est de toutes les langues indo-européennes

Exemple en latin classique

Homo (homme)

Canis (chien)

Canis hominem mordet

Homo canem mordet

Hominem canis mordet veut dire la même chose que **Canis hominem mordet**

Les terminaisons dépendent de celui qui mord (**em** pour celui qui est mordu). Les terminaisons sont invariables quelle que soit la position du constituant syntaxique dans l'énoncé.

Que dire des langues agglutinatives comme le turc, la plupart des langues africaines et amérindiennes qui ne sont pas conformes à cette typologie flexionnelle et dont on peut analyser les unités syntaxiques en leurs composants ? En réalité, il n'y a pas de prototypes.

Des langues flexionnelles peuvent avoir recours à des aspects agglutinatifs ou analytiques.

On ne peut donc plus continuer à généraliser sur la base de moins de 20 langues et sur des notions qui sont loin d'être universelles. Bien qu'il puisse être un excellent cadre explicatif pour une langue ou plusieurs langues, un métalangage ne peut être une panacée partout et de tout temps. Une telle perspective constituerait une entorse à l'élaboration de la grammatisation. Décrire l'originalité de la grammatisation à partir de la grammaire Latine Étendue (L.E) ne veut nullement dire masquer le niveau épilinguistique de la langue à décrire ; bien au contraire.

IV - CATEGORIES SYNTAXIQUES ET FONCTIONS

Au premier niveau de l'analyse morphosyntaxique, c'est-à-dire les catégories linguistiques, la grande tendance est à l'identification de catégories dans des langues où celles-ci n'existeraient pas. On procède donc par calque en rapprochant l'inconnu du connu sous couvert du parapluie de prestige.

Pierre Alexandre illustre bien cet état des faits en évoquant un incident lors d'une conférence durant laquelle il s'est « fait accuser de colonialisme par un étudiant camerounais pour avoir professé que les langues bantous ne connaissent point d'article : nationaliste autant que progressiste, ce jeune (l') accusait de vouloir, par racisme, refuser de reconnaître dans sa langue l'existence de ce qu'il croyait une catégorie universelle de l'esprit"⁹.

Les arguments en faveur de l'existence d'une catégorie d'adjectif en wolof en sont une autre illustration. Il en est ainsi de l'opposition verbo-nominale dans certaines langues africaines où cette distinction n'est pas opérante quant aux radicaux ou entrées lexicales de base. Qu'est-ce qu'un adverbe ? Au lieu des définitions, on doit plutôt recourir à des critères non contradictoires pour identifier les unités linguistiques. Similarité mais pas identité. Car les pratiques contradictoires des uns et des autres ne sont pas des arguments valables, même si par ailleurs elles ont été probantes. C'est sur tests grammaticaux que l'on devrait se fonder et non sur des textes grammaticaux. La difficulté persiste toujours en chinois de faire le départ entre les lexèmes verbaux et les prépositions.

C'était comme si :

Vers = (aller vers)/*chez* = (rendre visite à quelqu'un chez lui), *après* = (suivre), *dans* = (aller à l'intérieur c-d illatif)

L'adverbe, c'est la catégorie fourre-tout, la poubelle pour les unités non identifiées ou dont on ne sait que faire. Que dire alors du concept de particules ? Les influences d'une bonne traduction dans la langue hôte (esse), assorties d'exemples préétablis conduisent souvent à des généralisations hasardeuses et hâtives. On peut toujours adopter une terminologie mais encore faudrait-il qu'elle soit pour autant opérationnelle et appropriée. Le consensus n'est pas le but recherché, cela nuirait à la recherche et à répondre à l'aspiration de la linguistique à être une science. Rappelons simplement que le comparatisme ne peut figurer en bonne place que si les affirmations qui sont mises en contact ou superposées sont homogènes, étalonnées et rendent

⁹ ALEXANDRE, P., 1967, *Langue et langage en Afrique noire*, Paris, Payot, 169p. (*Introduction*)

compte du maximum de faits langagiers. Le contraire équivaudrait à condamner les langues rares, surtout africaines, à devenir les lieux d'expérimentation de recherches linguistiques, après avoir été les laissées-pour-compte de la colonisation. On notera curieusement que la plupart des linguistes, surtout français, se sont d'abord essayé aux langues africaines.

Un bref aperçu de la terminologie élaborée pour certaines des langues africaines révèle l'importance et l'extension de la projection des parties du discours des langues européennes et de leurs dénominations sur elles. Même conçu comme fondamental dans un processus de description, un fait n'est pas nécessairement universellement approprié. Ainsi en est-il de la notion d'article, de pronom et de conjugaison. Aucune théorie de langue naturelle n'est censée ignorer la sémantique, la morphologie et la syntaxe. C'est seulement au niveau du traitement qu'elle accorde à ces trois domaines que peuvent surgir des divergences de primauté de l'un sur l'autre. En effet, ils interagissent l'un sur l'autre autour d'une structure hiérarchique dont ils sont les pivots. La syntaxe dispose de composantes qui permettent de construire les représentations, la morphologie les exprime et la sémantique les interprète. C'est en cela que revient la force explicative d'une approche morphosyntaxique.

Au deuxième niveau (de l'analyse morphosyntaxique), c'est-à-dire, celle des fonctions, les grammairiens des langues non-européennes font implicitement référence à l'analyse logique sans pour autant définir ce qu'on entend par tel ou tel terme. Est-ce une logique cartésienne, linguistique ou simplement idéologique ? La réalité linguistique n'est pas toujours compatible avec les règles de la logique.

Quant à la notion de sujet, elle est, s'agissant du japonais, du géorgien et du chinois un emprunt inapproprié. La construction ergative est aussi une parfaite illustration de la non universalité du sujet (de la subjectivité).

Le basque, le tibétain, les langues caucasiennes et plusieurs langues australiennes sont des langues qui utilisent le cas ergatif. Dans ces langues-là, ce cas qui est distinct du nominatif qui exprime l'agent du procès, sert à indiquer l'agent (le participant actif du procès) des verbes intransitifs, alors que le patient (participe passif du procès) des verbes transitifs. Ainsi, l'agent des verbes intransitifs ou le sujet des verbes passif seront au nominatif ou ne porteront pas de marque casuelle. Le prédicat verbal se retrouve avec deux participants l'un actif et l'autre passif. Pourquoi alors appréhender l'ergatif, qui est bien un cas, comme une

simple notion et l'intégrer dans l'analyse des langues non flexionnelles comme le français ou l'anglais ?

Cela permet tout simplement d'identifier le premier participant (l'actif) de cette construction comme étant le sujet du prédicat verbal. C'était comme si toute langue qui se respecte devrait avoir un sujet.

La description de la langue ne donne plus l'impression de viser à la transparence, même métalinguistique, mais à se constituer en texte suivi comme substitut à la langue. Ce qui nous conduit à une explosion de textes indépendants de leur objet.

Le schéma suivi est toujours le même. Il y a une définition, un cadrage avec ses présupposés dans lequel (x c'est ceci) et tout le développement du texte ne concerne plus « x » mais ceci. Derrière les citations et les illustrations, et le parapluie de prestige, on élude des questions de fond en sachant qu'une langue peut fondamentalement illustrer n'importe quoi et son contraire.

Certains linguistes continuent de parler de conjugaison dans des langues où ce n'est pas le lexème verbal qui varie de forme mais ce qu'on pourrait dénommer de personnel de conjugaison. Est-ce des pronoms ? Si oui peut-on parler d'une conjugaison pronominale ? En fait que conjugue-t-on dans une conjugaison ? S'en sort-on avec la notion d'indice personnel aspecto-modal (IPAM), c'est-à-dire des signifiés dont les signifiants seraient en permanence amalgamés ? La démêlée n'est pas toujours nette entre les langues qui privilégient l'aspect au temps (tense). Aucune d'elles d'ailleurs ne rejette complètement la conception temporelle comme chronos. Ce qui met le temps sous tous ses aspects.

Les paradigmes de conjugaison ne doivent pas être dérivés des valeurs sémantiques de verbes ou de leur traduction dans les langues qui leur servent de support (d'outils de description).

La distinction entre dérivation et flexion est une question à approfondir

En wolof, le morphème *oon/woon* est souvent identifié comme la marque du passé. Mais, il suffit d'observer les exemples suivants pour se rendre compte que les faits sont plus complexes qu'ils ne paraissent. Est-ce un affixe ou une modalité verbale ?

La *woon*, fa *woon* ak ña *woon*, *wonni* na.

c'est passé où passé avec ceux passé, passé+i-inversif parfait

Ce qui a été, là où il a été, avec ceux qui ont été, n'est plus.

Sama xarit woon dikk na.

mon ami arriver parfait

Mon ex-ami est venu

Ainsi, c'est en considérant que sémantique et syntaxe ne sauraient être valablement distinguées qu'on appréhende mieux le fait. Les classificateurs du wolof sont aussi des multiplicateurs du lexique et pas uniquement de simples supports de détermination vides de tout contenu sémantique.

Exemples :

Jigéen **bi** : *la sœur*

Jigéen **ji** : *la femme*

Jigéen **ñi** : *les femmes*

Jigéen **yi** : *la gent féminine*

Ndaw **si** : *la jeune femme*

Ndaw **li** : *le messager*

Ndaw **gi** : *la virginité*

Ndaw **ñi** : *les jeunes*

ndaw **mi** : *la course*

ndaw **yi** : *la jeunesse*

Dans les langues à classes les schèmes d'accord sont une réalité fondamentale mais ne perdons pas de vue que la morphologie empiète aussi sur le territoire de la syntaxe.

Le troisième et dernier niveau, c'est-à-dire celui de l'orientation de la communication, est souvent confondu avec le deuxième niveau. Ce qui conduit inévitablement à l'introduction des formes de conjugaison comme, celles dites *emphatique* ou de *focalisation*, notamment en wolof. Ce n'est là, encore une fois, qu'une formulation du modèle de conjugaison, pour mettre en adéquation la grammaire générale et la grammaire du wolof. La focalisation sur le

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 15 - Juin 2011

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

sujet, sur le verbe ou le troisième constituant de l'énoncé n'est rien d'autre qu'une transformation influant sur l'orientation de l'énoncé. C'est une rupture dans la structure comme cela se passe dans la transformation passive. Qui ose introduire la voix passive dans une phrase comme paradigme de conjugaison dans une langue comme l'anglais, par exemple? *C'est Pierre qui arrive* est ambigu, est-ce le résultant d'une extraction correspondant à l'énoncé *Pierre arrive*. Je vous renvoie sur les différentes présentations du système verbal wolof à comparer avec *Il y a Pierre qui arrive, voici Pierre qui arrive*.

Les locutions dites prépositives *quant à, en ce qui est de* sont vides de sens parce qu'elles ne sont que de simples outils syntaxiques.

La grammaire de l'énonciation aura permis d'apporter un certain éclairage du système verbal des langues rares, notamment sur les modalités verbales, mais il subsiste encore des zones d'ombre. L'analyse de l'énoncé nominal reste encore à faire, d'ailleurs sa terminologie est élargie à toutes les phrases qui ont une base non verbale.

Exemples :

Ce livre est un vrai chef d'œuvre.

Ce livre, un vrai chef d'œuvre.

Un vrai chef d'œuvre, ce livre.

Un vrai chef d'œuvre **que** ce livre.

que n'est ni une conjonction, ni un pronom relatif, ni un exclamatif mais simplement un liant. Les linguistes négligent traditionnellement certaines expressions de la langue qu'ils considèrent comme non pertinentes aux études théoriques : les dates de calendrier, les noms propres de personnes qui n'ont pas le statut d'objet linguistique. Pourtant ces expressions sont courantes dans le discours et leurs propriétés syntaxiques sont complexes.

CONCLUSION

Les connaissances grammaticales ne peuvent être valables que dans un cadre théorique bien déterminé. C'est en cela d'ailleurs que tout savoir linguistique (ou autre) est objet de critique et de dépassement. Il est permanemment en construction, en révision tout en restant ouvert sur d'autres perspectives. En linguistique, il n'y a pas de vérité absolue, tout est relatif.

La linguistique non européenne tente de bâtir sa propre autonomie. Les difficultés qu'elle rencontre ne sont pas à minimiser pas plus qu'elles ne sont démesurément complexes.

Dans certaines langues comme l'arabe classique, il existe deux traditions grammaticales : une ancienne et une plutôt moderne, née des rencontres avec l'Europe et ses orientalistes.

La co-existence de ces deux traditions est à l'origine de réflexions et de solutions pragmatiques qui sont loin d'être toujours conciliables.

Le savoir linguistique doit s'établir sur des énoncés bien construits et acceptés dans la langue décrite afin de représenter ce que les locuteurs de la langue font quand ils parlent ou écrivent leur langue(s). Procéder différemment équivaudrait à agresser la langue, à l'analyser au nom d'un savoir technique permettant d'accéder à une légitimation et une crédibilité scientifique dépourvue de toute démarche scientifique. De telles démarches ne constituent en réalité qu'un réductionnisme linguistique, linguistiquement incorrect.

Les modèles linguistiques descriptifs sont encore actuels et en nombre. Chacun d'entre eux essaie de s'imposer comme autorité en la matière (Description systématique des langues africaines, des langues sans tradition orale, des langues exotiques, des langues, etc).

En préétabliant un modèle ou un plan descriptif d'une langue, nous commençons par minimiser ses spécificités, en préjugant de ses classes grammaticales pour finalement mutiler toute sa structure.

Chaque langue est par nature une réponse spécifique au problème du langage et de l'énonciation. La linguistique moderne a remporté ses grands succès avec la découverte du pro-indo-européen en dépit des controverses causées par les exploitations subséquentes dont on en a fait. Il reste néanmoins un long parcours à effectuer tant en termes de fondements théoriques que de types d'application qui ont été moins analysés, moins étudiés.

Les tentatives de construction de catégories grammaticales universelles ont débuté depuis le XVIII^{ème} siècle. Ce qui a suivi a été une généralisation abusive et déformatrice toujours en cours. En confectionnant un métalangage, c'est-à-dire un vocabulaire théorique, et en donnant des explications en rupture totale avec l'objet apparent de leur étude, beaucoup d'analyses ont fait plus de mal aux langues exotiques qu'il n'est généralement admis. Il y a des langues qui attendent d'être décrites, des classes grammaticales à être définies par la comparaison de différentes langues qu'elles soient proches ou éloignées. Mais en tant que produit de

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 15 - Juin 2011

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

l'uniformisation abusive ambiante, la globalisation linguistique bloque l'avènement de la nouvelle techno-linguistique dite aussi révolution métalinguistique. Les acquis et les avancées de la linguistique modernes sont indéniables. Nos points de réflexions émanent d'un souci de les consolider à la lumière de données objectives pour une meilleure formulation des problèmes réellement posés.

A défaut de poser les bonnes questions on aboutit toujours à des réponses erronées.

L'objectif que doit se fixer toute description c'est de cerner des données spécifiques objectives pour mieux aborder les universaux du langage. Passer sous silence les spécificités ou vouloir les forcer dans des généralités, c'est passer au-dessus des langues. Entre les données recueillies, leur analyse et leur description demeurent une dialectique qui doit prévaloir. On ne peut prétendre à une bonne analyse de la structure grammaticale d'une langue sans se faire une idée des réalités qu'elle véhicule. Le but d'une bonne description, c'est surtout de cerner des spécificités pour mieux dégager des généralités, pas l'inverse.

Seulement la montée en puissance d'une unique réflexion, celle de la grammaire latine étendue, une possibilité parmi tant d'autres, finit par être identifiée à l'objet de son application.

La linguistique informatique restera toujours un outil non opératoire aussi longtemps que les schémas et les cadres descriptifs en cours ne seront pas mis en question.

Rappelons simplement qu'en dépit de leur longue histoire, les sciences du langage, n'ont eu cesse d'être mises et remises en question, d'être dépassées, de se transformer, mais sans pour autant renoncer à l'essentiel de leurs vrais acquis théoriques et techniques

Cela est d'autant plus pertinent que l'analyse automatique n'est assujettie à aucun modèle quant aux comportements de bon nombre de ses formes et de ses fonctions.

Le problème que pose la métalangue est aggravé par le fait que les concepts employés remontent à une période où l'approche grammaticale n'avait rien de scientifique. Ainsi, confirmerions-nous que le descripteur linguiste ne saurait se passer de l'étude de l'épistémologie linguistique. Que représente, en définitive, la linguistique, si ce n'est un immense métalangage ?

Il n'est aucunement question de rejeter en bloc toute la nomenclature traditionnelle et de la remplacer par une autre mais, de la repenser et de la redéfinir en contexte. Il en est ainsi des

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 15 - Juin 2011

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

modèles de description qui n'en sont pas en réalité. Ils doivent être approchés comme des propositions en construction qui s'inscrivent donc dans une incessante évolution. Puisqu'ils ne sont pas prototypes, les plans descriptifs proposés devraient s'adapter à chaque cas et aux matériaux étudiés.

Ce domaine de réflexion nous est propre mais il n'est pas souvent revisité. L'adéquation de la métalangue à son objet, sa transparence, d'une part et sa simplicité mesurée, de l'autre, sont les voies de la tâche du descripteur.

Certes les points d'intérêts d'aujourd'hui ne seront sûrement pas les enjeux de demain, mais des solutions explicatives sont au cœur du dispositif d'analyse et de la métalangue adaptée ou réadaptée. Les progrès de la terminologie dépendent de ceux de l'analyse et vice-versa.

D'ailleurs les sciences du langage ont pour vocation, à l'instar de toutes les sciences, de se transformer et de se dépasser. Mais elles ne sauraient pour autant renier à l'essentiel de ces acquis théoriques et techniques engrangés sur plus de trois millénaires.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDRE, P., (1967), *Langue et langage en Afrique noire*, Paris, Payot, 169p.
- AUROUX, S., (1994), *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga.
- BENVENISTE, E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 365p.
- BOLINGER D, (1968), *Aspect of language*, New York, Harcourt, Brac and World, 326p.
- BOUQUIEUX L. THOMAS J.M.C., (1976), *Enquête et description des langues à tradition orale*, Paris, SELAF, 950p.
- CHERVEL, A., (1981), *Histoire de la grammaire scolaire*, Paris, Payot, 304p
- CHEVALIER, J.C., (1977), *Grammaire générale de Port Royal et tradition grecque*. La constitution des parties du discours. Classement et signification. In *La grammaire générale des Modistes et idéologues*.
- CISSE Mamadou, (1998), *Unités et catégories grammaticales du wolof*, Paris, NEF, 324p.
- (1998), *Dictionnaire français-wolof*, Paris, L'Asiathèque, 331p.
- CLAIRIS, C., DESCHAMPS-HOCQUET M., (1992), Notes de Syntaxe Générale, U.F.R de linguistique générale et appliquée, Université René Descartes-Paris V, 72 p.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

http://www.sudlangues.sn/ ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)
 sudlang@refer.sn Tel : 00 221 548 87 99

N° 15 - Juin 2011

- CLAIRIS, C., (1992), « La parasyntème, ce méconnu » La Linguistique, Vol. 28, fasc.1, P.U.F, 95-99
- COLMAS, (1989), *The writing system of the world, and Cambridge Ma: Basil Blackwell.*
- DANIEL., PETER. & WILLIAM A, (1996), *The world Writing system-Oxford University Press*
- FUCHS, C., LE GOFFIC, P., (1992), *Les Linguistiques contemporaines*, Paris Hachette, 158 p
- GIVONT, T. (1971), *On understanding grammar*, New York Academic Press XII, 379 p.
- GREENBERG J. H. (1957), *Essays in linguistics*, Chicago, University of Chicago, 530p.
- HOUIS, M. (1977), *Plan descriptif systématique des langues négro-africaines* Afrique et Langage 7, 65p.
- JERPERSEN, O. (1992), *La philosophie de la grammaire*, Paris Gallimard, 512p.
- LYONS, J., (1970), *Linguistique Générale, introduction à la linguistique théorique*, Paris Larousse, 382p.
- MARTINET, A., (1994), « Qu'est-ce qu'on conjugue dans une conjugaison? » in La linguistique, vol. 30, p.42-53
- MERLO, C., VIDAUD, P., (1967), *Unité des langues négro-africaines*, Paris Maisonneuve et Larose, 169p.
- PERCIVAL. L., W., K., (1976), *Renaissance grammar: Rebellion or evolution?* In *Introgativi dell' Unianesimo*, II, ed.Turugi, F
- PINKER, S., (1995), *The language instinct*, Penguin books, 494 p
- ROBIN. R. H., (1951), *Ancient and Medieval Grammatical theory in Europe*, London, Bell&Sons.
- DE SAUSSURE, F., (1986), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot ,520p
- ZEMB, J.M., (1972), *Métagrammaire*, Paris, O.C.D.L.

This document was created with Win2PDF available at <http://www.win2pdf.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.
This page will not be added after purchasing Win2PDF.